

La prière du mathématicien.

J'ai rencontré Robert Marteau en 2009 grâce à François Fédier. Je venais de lire un texte très étrange de Fernando Pessoa, d'où est tiré cette phrase que François Fédier avait mise en exergue sur sa bibliothèque : « Reconnaître la vérité comme vérité, et en même temps comme erreur ; vivre les contraires, sans les accepter ; tout sentir de toutes les manières, et n'être à la fin rien d'autre que l'intelligence de tout – quand l'homme atteint un tel sommet, il est libre comme sur tous les sommets, seul comme sur tous les sommets, uni au ciel, auquel il n'est jamais uni, comme sur tous les sommets. » Ce texte s'intitule : *Le chemin du serpent*. Or juste après, dans *Approche de Hölderlin* / de Heidegger, je lus : « Ambigu aussi est l'être du serpent et c'est sans doute pourquoi le projet d'hymne *Mnémosyne* portait d'abord pour titre « Le Serpent », au lieu de « Le Signe ». Les poètes venus à maturité de leur être sont « pareil à des serpents ». Ils sont prophétiques. » (fin de citation ; TEL Gallimard p.147.) Frappé par ce rapprochement, j'ai interrogé François Fédier : quel est le sens de cette comparaison entre poètes et serpents ? C'est alors qu'il m'a envoyé, avec cette question, voir Robert Marteau.

Robert Marteau était ravi qu'un professeur de mathématiques lui pose une telle question, à laquelle il ne répondit pas directement, ne me parlant jamais de poésie. Ambigu est l'être du serpent, me dit-il : dressé, il sauve ; rampant, il tue ; dans l'arbre, devant Eve, il s'incline (geste) – et avec cette inclination naquit le temps. L'ambiguïté du serpent est aussi celle de la parole, ondulatoire ; comme elle et comme le montre sa langue, le serpent est duplice. Figure majeure pour toutes les civilisations, il est la matière animée par le Verbe ; sur son chemin, tout parle. La croix sur laquelle le Christ est cloué, semblable au serpent d'airain érigé dans le désert, et l'arbre du jardin d'Eden, où le serpent originellement se dressait, arbre et croix se correspondent ; c'est l'axe du monde. Parlant du monde, Robert Marteau se mit à parler du zodiaque ; et c'est alors lui qui m'interrogea sur les constellations et leur projection sur la terre, sur la précession des équinoxes et la projection du point vernal sur le globe terrestre. Plus tard, il me proposa d'écrire dans un *mano a mano* un texte qui ferait sur le zodiaque la lumière ; sa mort ne l'a pas permis.

En pensant à lui, j'ai quand même écrit quelque chose à propos de cette mathématique zodiacale dont nous parlions. Dans la perspective d'une éventuelle publication, sa fille Françoise Chevenne m'a communiqué 56 poèmes écrits en 2009 et 2010, qui lui semblaient pouvoir accompagner mon texte. Parmi ces 56 sonnets, j'en ai choisi 14 que je vais lire maintenant, dans un ordre précis que j'ai établi pour tenter de faire apparaître quelque chose que nous allons essayer de cerner ensemble.

*Lecture nombrée : 14 sonnets de 14 alexandrins, à deux voix, 7 sonnets chacune.
Ces poèmes sont donnés dans le document joint.*

La parole poétique de Marteau est empreinte de mystère tout en parlant de choses manifestes. Partons des évidences ; en voici une : « Nous sommes passés d'une civilisation superstitieuse à une civilisation savante ». La civilisation savante dans laquelle nous vivons est la civilisation de la technique, en laquelle la philosophie inaugurée par Platon aboutit au règne des sciences ; ainsi croît l'arbre de la philosophie décrit par Descartes dans sa lettre préface à l'édition française des *Principes de la philosophie* : « Toute la philosophie est comme un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale. » Or, ajoute Descartes, « comme ce n'est pas des racines ni du tronc des arbres qu'on cueille les fruits, mais seulement des extrémités de leurs branches, ainsi la principale utilité de la philosophie dépend de celles de ses parties qu'on ne peut apprendre que les dernières. » Notre civilisation est celle de ce dernier moment du déploiement ramifié des sciences, déploiement dans lequel les mathématiques jouent un rôle essentiel. Le mathématicien est ainsi une figure centrale de la civilisation savante d'aujourd'hui. Or Marteau déporte cette figure qu'il replace dans un autre monde, celui de la civilisation superstitieuse. Relisons le sonnet daté du 6 juillet 2009.

Ciel et terre l'un vers l'autre soupirent sans
Pouvoir s'étreindre jamais. Entre les deux vont
Dans leur chute et leur vol les oiseaux et les astres.
Les oiseaux chantent ou clament ; les astres passent
Puis reviennent selon une même musique
Sans laisser en chemin ni ornière ni trace.
Seul le mathématicien sait le parcours
Qu'ils effectuent sans déroger à la gouverne.
Alors, illuminé par les nombres, il prie.
Lui seul a voyagé au-delà des frontières ;
Surpris le cercle pour chacun de nous fermé ;
Il a rejoint le musicien émergé
Qui a vécu le naufrage, aux branches s'accroche,
Confiant qu'il est en l'arbre autant qu'en ses fruits.

(Lundi 6 juillet 2009.)

Qui est ce musicien qui a vécu le naufrage et que le mathématicien rejoint ? Quels sont cet arbre et ces fruits auxquels le musicien se fie, accroché aux branches ? Certainement pas l'arbre cartésien... Et quelle est cette prière du mathématicien illuminé par les nombres ? Je vous propose un chemin qui traverse des champs de questions, auxquelles nous reviendrons à la fin – après avoir serpenté entre les sonnets.

« Nous sommes passés d'une civilisation superstitieuse à une civilisation savante. »
Relisons le sonnet où Marteau le dit :

Le mauve est de mise : il sied au premier déclin
Du soleil, au début de son retour au sud
En son voyage annuel entre les tropiques.
On a d'ailleurs calculé que c'était la terre
Qui balançait en tournant autour de son astre
Comme elle balance en tournant autour d'un axe
Qui lui-même décrit un cône, et cetera,
Assez pour montrer que nous sommes passés d'une
Civilisation superstitieuse à
Une civilisation savante. L'homme
Qui était né théologien et prophète
Voici donc qu'il va trouver la solution,
En lui-même se dissoudre à l'instant peut-être
Où après l'énigme il résolvait le mystère.

(Jeudi 23 juillet 2009.)

Ce poème nomme le péril qui nous menace : il s'agit de la dissolution de l'homme en lui-même – ce que Heidegger appelle l'hominisation de l'être humain. Qui sommes-nous ? Quand sommes-nous ? demande Rilke dans le quatrième des *Sonnets à Orphée* ; qu'est-ce qu'une vie d'homme ? Permettez-moi de citer un autre poète que j'aime de tout mon cœur, Joe Bousquet, qui dans *Le sème chemins*, dit ceci de l'esthétique :

« Prison de l'esprit, inventée comme la machine la plus formidable pour torpiller le renouveau de l'enfance, c'est-à-dire le modèle inoubliable, si on l'a vu de ses yeux d'homme, de l'avenir, tel qu'immuablement il crie dans l'instant qui est, dans l'instant qui le remplacera : la vie est naissance et non conservation. »

La médecine, qui couronne les progrès de notre civilisation savante, travaille à la conservation de la vie ; mais si la vie est naissance et non conservation, les progrès de la médecine ne nous éloignent-ils pas de l'essentiel ? à quoi bon conserver plus longtemps une graine qui ne germera plus ? Relisons le sonnet daté du 10 mars 2009 :

En haut, un gouffre bleu au-dessus des jonquilles ;
Une feuille en bas qui bat dans la haie ; un coup
De vent ; des oiseaux noirs dans la fleur des pruniers.
On écoute, on entend bruire le silence
Que font les astres. On ne les voit pas périr
A la lisière où les perdent nos calculs. Rien
Que la terre, disiez-vous naguère, enfoui et
Déjà comme le grain stérile qui n'a plus
Qu'à pourrir sans espoir de renaître à la vie
Et de voir les dieux, perpétuels messagers,
Tisser du fil vital le tissu dont est faite
La Création visible autant qu'invisible.
Ils passent : je les vois les envoyés : ce sont
Parfois des animaux : aveugles, efficaces.

(Mardi 10 mars 2009.)

Renaître à la vie, c'est voir le ciel s'ouvrir en gouffre bleu au-dessus des jonquilles, gouffre à travers lequel les astres cheminent en silence ; c'est voir la terre fertile abriter en retrait le grain qui germera et s'enracinera en elle, terre qui nourrit la fleur des pruniers ; c'est voir les dieux, perpétuels messagers, tisser du fil vital le tissu dont est fait le monde ; c'est ne pas réduire sa vie d'homme à une survie qui se prolonge en repoussant la mort, dans le déni de notre finitude. Une vie d'homme est une vie qui se déploie dans le quatuor que forment terre et ciel, mortels et dieux. La dissolution de l'homme en lui-même a lieu lorsque l'homme se veut soliste, ce qu'il n'est pas, mais qu'il peut devenir, au prix de la perte de son être. Si les poètes sont prophétiques, c'est peut-être parce que, tournés vers l'avenir, ils l'entendent immuablement crier dans l'instant qui est, dans l'instant qui le remplacera : la vie est naissance et non conservation ! et ce cri parfois leur déchire les tympanes. Chaque poème fait peau neuve, comme le serpent qui mue.

Revenons à Marteau. De qui les dieux sont-ils les perpétuels messagers ? Quel est ce fil vital dont est fait le tissu de la Création visible autant qu'invisible ? Écoutons ces autres envoyés que sont parfois les animaux, les oiseaux souvent, mais aussi les grenouilles et les crapauds dont il est question dans le poème daté du 14 avril 2009 (1^{er} page 3) :

Les batraciens béants sonnent sous le soleil
En un choral composé tout exprès pour dire
L'élément primordial sans quoi rien ne naît.
Tout à leur partition, ils n'absorbent l'air
Que pour mesurer d'un commun accord l'écart
Entre le point premier et la perte en l'espace.
Puis c'est retirés dans les eaux qu'ils rétablissent
Le silence, après quoi la plume s'efface,
Restituant le miroir où les volatiles
Se voient, envoyés d'en haut, messagers des dieux ;
Porte-parole attendus sous l'arbre porteur
De constellations afin que nul ne soit
Sans musique. C'est pourquoi les reflets s'engendrent
Et les lignes d'un centre unique se dispersent.

(Mardi 14 avril 2009.)

Quel est cet élément primordial sans quoi rien ne naît ? Il est certainement musical, présent dans la partition des batraciens non moins que dans les constellations de l'arbre porteur. La métrique du sonnet impose de dire parti-ti-on, constella-ti-ons : dans cette prononciation inhabituelle, la sonorité du mot ressort, elle n'est plus écrasée par le sens. « Nous sommes passés d'un(e) civilisa-ti-on supersti-ti-euse à une civilisa-ti-on savante. L'homm(e) qui était né théolo-gi-en et prophèt(e) voici donc qu'il va trouver la solu-ti-on, en lui-même se dissoudre... » Cette dissolution de l'homme est annoncée par une décomposi-ti-on des mots qui rétablit l'équilibre entre sonorité et sens. Peut-être est-ce précisément lorsque les mots ne sont plus que signifiants, lorsque le Sifflement du Serpent ne Sonne plus en eux, que l'homme se dissout dans le sens privé de musique. Or, en mathématique, tout ne fait que signifier, rien ne sonne ; c'est pourquoi un texte mathématique absolument univoque peut être codé à l'aide de 0 et de 1, et que l'on peut développer ce qu'on appelle Intelligence Artificielle. Dès lors, comment le mathématicien peut-il rejoindre le musicien ? Relisons un autre sonnet où il est question du mathématicien.

La mésange s'est mise à la fenêtre entre
Les feuillages neufs. Elle obéit au rite, elle
Accomplit sa mission. Elle joue avec
L'air, écoute le soleil, répond à la fleur,
Ouvre l'écart, ne nuit pas au chant unanime,
Se préoccupe peu des papillons qui passent,
De la fauvette prompte à s'enivrer de sa
Musique. Ce n'est pas en vain que nuit et jour
Se succèdent. Par quel ordre fut-elle peinte ?
C'est ce que le mathématicien s'obstine
A chercher, connaissant qu'il y a une seule
Vérité, absolue, unique, irréfragable,
Par la voix, par le chant de l'oiseau annoncée,
Et malgré la chute inévitable des nombres.

(Lundi 13 avril 2009.)

Les nombres sont à la fois des poids qui entraînent l'homme dans leur chute inévitable, et une lumière qui illumine le mathématicien dans la prière qui le conduit à rejoindre le musicien. Leur être est donc aussi ambigu que celui du serpent ; en quoi participent-ils au chant unanime ? Dans leur chute, en laquelle ils produisent l'intelligence artificielle, ils ferment l'écart que la mésange ouvre quand elle obéit au rite et accomplit sa mission qui est de jouer avec l'air, écouter le soleil et répondre à la fleur. Mais les nombres peuvent-ils eux aussi ouvrir cet écart ? et comment ? Nous sommes passés d'une civilisation superstitieuse à une civilisation savante ; il est temps de tenter un retour : abandonner l'exactitude savante pour prendre en vue la vérité qu'abrite la civilisation superstitieuse.

Le danger consiste à projeter sur la civilisation précédente les superstitions actuelles, qui sont des croyances d'ignorants abusés par des profiteurs ; les horoscopes des magazines populaires n'ont rien à voir avec l'astrologie ancienne. Pour en saisir le sens, il faut la considérer conjointement avec l'astronomie avec laquelle elle formait une unité, et considérer cette astrosophie conjointement avec l'arithmétique, la géométrie et la musique, quatre des sept arts libéraux formant ensemble le quadrivium médiéval, quadruple voie menant à Dieu. Cette unité trouve son origine en Grèce, où arithmétique, géométrie, astrologie ou astronomie et musique constituent dans son unité le savoir mathématique. Alors, le musicien était mathématicien. Cependant, la figure du mathématicien dont parlent les derniers poèmes de Marteau appartient à l'avenir et non au passé. Et cet avenir est gros d'une décision essentielle, qui n'est pas sans évoquer la décision dont parle Heidegger dans ses cahiers noirs, entre l'hominisation de l'être humain prisonnier de la fabrication, ou bien son renouveau dans la vérité de l'estre – décision annoncée par Marteau dans le sonnet daté du 9 juin 2010.

Partout manifeste et partout manifesté,
Le mystère de la Création qu'expose
Le poème de tous les peuples en tous lieux.
La quête, aujourd'hui forcenée, aboutira
A nous livrer la clef de notre mort, sans plus,
A moins que la science, au-delà du savoir,
N'ouvre son jardin pour cultiver la pensée,
Et ainsi un peu plus accéder au langage
De la fleur qui de la graine au parfum dit tout
Quoique muette. L'effort fait parmi les nombres
Ou bien accroît le péril ou bien inaugure
Et porte plus avant la mystique nouvelle
Née à l'aube quand on voit le phénix renaître
De ses cendres, le soleil de justice poindre.

(Mercredi 9 juin 2010.)

Comment l'effort fait parmi les nombres peut-il porter plus avant la mystique nouvelle ? cette mystique à venir viendrait de la science qui, ouvrant son jardin pour cultiver la pensée, nous permettrait d'accéder un peu plus au langage de la fleur. Il s'agirait alors de penser que la Parole n'est pas le propre de l'homme, et que l'homme n'est pas l'animal doué du *logos*, contrairement à ce qu'affirme Aristote et avec lui 24 siècles de tradition philosophique. En quoi la mathématique peut-elle aider à penser cela ? Il se trouve que les quatre disciplines mathématiques grecques trouvent leur unité dans le *logos*, étudiant les rapports que manifeste la parole qui recueille. Comme les nombres et comme le serpent, le *logos* est ambigu : d'un côté il se dresse en tant que Verbe, de l'autre il rampe et devient logique. Cette ambiguïté est au cœur du sonnet daté du 7 septembre 2009 :

Il y a l'oiseau qui dit "huit" : toute sa vie
Est dite là et contenue en cette unique
Syllabe brève pour nous mais qui en dit long
A quiconque lit en cette sonorité
Le message envoyé à travers la matière
Qui constitue aux yeux du mathématicien
L'envers du voile dont l'univers est tissé.
Quelqu'un dit : Réfléchissez. Ce qui signifie :
Mettez le monde en miroir ; lisez-en l'image ;
N'en tirez aucun rapport et n'en concluez
Rien. Ne suivez pas le chemin ; ouvrez-le ; chaque
Pas compte ; et les pas comptés mènent vers la voie
Que nul n'atteint, si ce n'est par Celui qui est,
L'ayant énoncé, Voie et Vie et Vérité.

(Lundi 7 septembre 2009.)

Galilée compare l'univers à un livre toujours ouvert devant nos yeux, dont le texte est écrit en langage mathématique ; Marteau ne le contredit pas, mais ajoute que le tissage de ce texte forme un voile qui possède un envers, abritant le message envoyé à travers la matière par l'oiseau qui dit « huit ». Pour voir l'endroit, il faut être mathématicien ; pour voir l'envers, il faut être superstitieux au sens propre (super-stitieux) : se tenir au-dessus, surplomber la science, et donc surmonter la métaphysique dont elle est issue. Alors seulement pourra s'ouvrir une voie permettant à l'homme et au dieu de s'approcher à nouveau.

La lumière que jette la pensée de Heidegger sur la poésie de Marteau est précieuse. Cela ne signifie pas que l'une et l'autre se correspondent, au contraire ; si le dialogue entre pensée et poésie permet d'y voir plus clair, si le poète et le penseur arpentent un même massif, Heidegger ne cesse de rappeler qu'ils s'élèvent sur deux cimes différentes séparées par un abîme. Le journal poétique de Marteau est un miroir en lequel le monde se réfléchit. Il foisonne d'images mythiques, dont le serpent n'est pas la moindre. La lumière de la pensée nous aide à lire ces images ; mais nous ne devons en tirer aucun rapport, et n'en conclure rien. Tirer des rapports, c'est faire jouer le *logos* grec ; or celui-ci est un danger pour le mythe qu'il tue en le faisant passer pour mensonger, alors qu'il est essentiellement véridique. Mais là encore la pensée de Heidegger nous aide : face au mythe il faut accepter l'incompréhension, ne pas chercher à saisir, et apprendre à pressentir seulement. *Mythos* et *Logos* sont deux modes fondamentaux du parler de la Parole : *logos* est la parole qui recueille, *mythos* la parole qui révèle. C'est en suivant la logique que nous sommes passés d'une civilisation superstitieuse à une civilisation savante. C'est à l'écoute du mythe abrité par la poésie que nous pourrions, peut-être, échapper au péril que la science, et donc la technique, et donc la fabrication font peser sur l'être humain. La Parole est notre sang, qui s'est divisé ; le sonnet daté du 29 août 2009 en dit quelque chose :

Vois ce chêne. Ainsi par ces mots fut accueilli
L'homme juste au milieu de la terre qui lui
Était destinée. Il leva les yeux et vit
Le ciel d'où il venait. Il en compta les astres
Et découvrit l'infini, se connut voyant,
Se sut aveugle ; confia ses pas au Verbe
Qui le vivifiait. Son sang se divisa :
La Création tout entière en fut tachée :
C'est pourquoi il en est qui pour rien chantent, prient ;
Dans l'éternité témoins de l'éternel, seuls
Sur les cimes convocateurs des éléments.
Ils ont fait de corde et de bois leur instruments ;
Et comme il fut dit plus tard : ils ne sont pas sans
Musique ; sans âme, et sans connaître leurs mains.

(Samedi 29 août 2009.)

Compter est ici ambigu ; pensons à Montaigne : il y a le compte qui est l'œuvre du *logos* et qui fait intervenir les nombres, et il y a le compte qui est l'œuvre du *mythos* et qui raconte quelque chose. Cette division de la Parole éclabousse le monde tout entier. Les philosophes, suivant le fil d'Ariane du *logos* grec, ont fait du Dieu Créateur de l'univers une cause première, cause de soi dans la causalité inconditionnée. Mais ce n'est pas cette cause que chante et prie le musicien : il chante et prie pour rien. L'éternité dont il témoigne n'est pas celle d'un tel Dieu ; c'est l'éternité de la fleur jamais semée, dont les poèmes de tous les peuples en tous lieux sont les pétales. Le chant échappe au *logos* qui recueille ; la prière aussi, mais différemment : car si elle commence par un recueillement, elle s'en écarte par l'aide qu'elle demande. C'est pourquoi par la prière le mathématicien peut rejoindre le musicien. Quelle est cette prière ? Il se pourrait que cette question soit encore trop logique pour être pertinente ; mais en la nommant simplement, Marteau ouvre un chemin sur lequel il nous invite à aller plus avant. Comme la mésange, Robert Marteau accomplit sa mission : joue avec l'air, écoute le soleil, répond à la fleur, ouvre l'écart, ne nuit pas au chant unanime. Ce faisant, il est seul sur une cime poétique, face à cette autre cime où se tient son ami François Fédier. La vue de ces sommets nous ramène à la citation de Pessoa qui ornaît la bibliothèque de François ; elle ne prend tout son sens que si on l'encadre de ce que Pessoa dit juste avant et juste après :

« Nous devons vivre intensément ce que nous répudions. Il est aisé, pour qui est incapable de sentir le christianisme, de répudier le christianisme ; ce qui est dur, comme pour tout, c'est de le répudier après l'avoir véritablement senti, vécu, été. Ce qui est difficile c'est de le répudier, ou de savoir le répudier, non pas comme une forme du mensonge, mais comme une forme de la vérité. Reconnaître la vérité comme vérité, et en même temps comme erreur ; vivre les contraires, sans les accepter ; tout sentir de toutes les manières, et n'être à la fin rien d'autre que l'intelligence de tout – quand l'homme atteint un tel sommet, il est libre comme sur tous les sommets, seul comme sur tous les sommets, uni au ciel, auquel il n'est jamais uni, comme sur tous les sommets. La fausse lumière de la réalité, la fausse lumière de la fiction, la fausse lumière de l'initiation et du secret – jour, crépuscule, nuit, qu'est tout cela pour qui contemple la Raison claire, le Serpent qui ondule et traverse plus que les mondes ? (...) Il ne connaît pas les mystères mais les contient, il s'éloigne des chemins et des initiations ; il abandonne la science qu'il pénètre ; il nie la magie qu'il traverse ; et quand il parvient à Dieu, ne s'y arrête pas. »

Répudier en ce sens le *Logos* grec et biblique est-il aujourd'hui nécessaire pour rendre à nouveau possible l'approche d'un dieu ? Est-ce là ce qu'indiquent les derniers poèmes de Marteau ? Je le pressens ; mais le terrain du pressentiment est glissant ; c'est pourquoi mon pressentiment a maintenant besoin du dialogue pour s'affermir ou s'infirmier.

A dire sans lire.

Pour initier le dialogue, et amorcer son oralité : Répudier le *logos* grec, c'est tout le travail de Heidegger en quête d'un autre commencement pour la pensée. Mais que signifie répudier le *logos* johannique ? Serait-ce refuser une certaine onction du Verbe qui est, l'ayant énoncé, Voie et Vie et Vérité (oint, au nom du Père Créateur de l'univers, de la langue grecque préférée à l'araméenne pour le nommer *logos*), afin de libérer le poème de tous les peuples en tout lieux ?

Post verbum.

Dans une lettre à Robert Marteau, François Fédier médite l'extrême difficulté de prendre en vue Parole – Poème – Sacré, et conclut : « Tu vois, c'est cela : être face à ce qui m'effraie, parce que je tente de le prendre, alors qu'il faudrait m'y suspendre et le penser comme un oiseau pense le vent. » (*Regarder voir*, p. 172.) On pense spontanément qu'un oiseau pense le vent du bout de ses ailes, en réajustant sans cesse son vol, dans un rapport immédiat et en harmonie avec l'élément qui est le sien. C'est juste bien sûr, mais cela n'illustre-t-il pas à la perfection la contention de notre pensée par le *logos* grec, ses rapports et son harmonie ? Pensons le vent « comme un oiseau, du haut d'un toit, reçu en son vol, ignorant s'il n'est pas le vent »... (Bousquet, *L'homme dont je mourrai*, p. 93.) Tout est calme, l'air est parfaitement immobile, un pigeon marche sur un toit... il se jette dans le vide et voilà le vent ! qui siffle à ses oreilles et le porte. Le pigeon pense le vent dans la foi, non dans le rapport. La seule façon de se suspendre à la béance ouverte pour la pensée par la trilogie Parole – Poème – Sacré, c'est de s'y jeter, ayant foi d'y être reçu.